

Par l'auteur de Pure
Julianna Baggott

Fusion



“ Ils attendent son retour.
Il veut leur défaite.
Qui aura raison du Dôme? ”



Extrait de la publication

*F*usion

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Pure

Retrouvez l'univers de *Fusion* sur
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Julianna Baggott

*F*usion

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR LAURENT STRIM



Collection dirigée par Benjamin Kuntzer

Titre original : *Fuse*
Tous droits réservés

© 2013, Grand Central Publishing, New York

© 2013 by Julianna Baggott

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2013

Extrait de la publication

*Pour mon père, Bill Baggott.
Merci de m'aider à construire des mondes,
en particulier le monde original de mon enfance.*

PROLOGUE

WILDA

Étendue sur une fine couche de neige, elle voit la terre grise rejoindre le ciel gris, et elle comprend qu'elle est de retour. L'horizon semble marqué de coups de griffe, mais ce ne sont que trois arbres rabougris. On dirait une rangée d'agrafes, accrochant la terre au ciel.

Elle reprend son souffle, subitement, avec un léger retard, comme si quelqu'un essayait de le lui voler et qu'elle le ramenait dans sa gorge.

Elle se redresse en position assise. Elle est encore petite, une fillette de dix ans seulement. Elle a l'impression d'avoir perdu beaucoup de temps, mais ce n'est pas le cas. Pas vraiment. Pas des années. Des jours peut-être, voire des semaines.

Elle rajuste son épais manteau autour de ses flancs. Il est imperméable. Elle touche les boutons d'argent. En dessous, une écharpe fait deux fois le tour de son cou. Qui l'a habillée ? Qui a fait deux tours avec l'écharpe ? Elle observe ses bottines (bleu sombre avec de gros lacets, neuves) et ses mains enveloppées dans des gants, chaque doigt enfermé dans un cocon serré.

Sur son vêtement repose une boucle de sa chevelure roux foncé, éclatante. L'extrémité de chaque cheveu est épaisse, comme s'il venait d'être coupé.

Elle remonte la manche du manteau, dénudant son bras. Ainsi qu'il apparaissait sous la lampe brillante, l'os ne présente plus de déformation. Il n'y a pas de crêtes de plastique formant des boursouflures à la surface de la peau. Celle-ci n'est pas piquetée d'échardes. Pas même un grain de beauté ni une tache de rousseur. Sa peau est blanche – comme devrait l'être la neige, peut-être plus blanche encore. Elle n'a jamais vu de neige réellement blanche de ses propres yeux. Les veines bleu clair courent sous le blanc. Elle passe la peau tendre de l'intérieur de son poignet contre sa joue, puis contre ses lèvres. De la peau douce sur de la peau douce.

Elle regarde autour d'elle, consciente qu'ils sont proches : elle sent l'électricité de leurs corps, emplissant l'air. Elle se souvient comment c'était quand ils l'ont sortie de sa bande de gamins perdus ; sans père, sans mère, ils dormaient dans un appartement de fortune près du marché. Elle ne sait pas très bien pourquoi ils l'ont choisie elle, soulevée dans les airs, agrippée. L'un la tenait dans ses bras et sautait par-dessus les décombres, tandis que les autres bondissaient autour d'eux. Il haletait comme un train à vapeur, mécaniquement. Ses jambes s'activaient de haut en bas. Le vent la faisait pleurer, aussi le visage anguleux au-dessus d'elle était-il flou. Elle n'était pas effrayée, mais maintenant elle l'est. Ils sont ici, leurs corps puissants bourdonnant telles d'énormes abeilles, mais ils la laissent derrière eux. Elle se sent comme un

enfant dans un conte de fées. Dans les histoires de sa mère (elle avait une mère, autrefois), il y avait un forestier qui était supposé rapporter le cœur d'une fille à une reine maléfique, mais il ne pouvait s'y résoudre. Un autre ouvrait le ventre d'un loup pour sauver les gens que la bête avait mangés. Les forestiers étaient forts et bons. Mais ils abandonnaient parfois des filles dans les bois, des filles qui devaient ensuite se débrouiller seules.

Il neige un peu. Elle se met lentement debout. Le monde vacille comme s'il s'était soudain alourdi. Elle tombe à genoux, puis entend des voix dans la forêt, deux personnes qui marchent dans sa direction. Même à cette distance, elle distingue les cicatrices rouges sur leurs visages. L'une d'elles est affligée d'un boitement. Elles portent des sacs.

Elle tire l'écharpe sur son nez et sa bouche. Elle est censée être trouvée. « Nous voulons que ce soit une enfant trouvée. » C'était une voix d'homme, chevrotant à travers un haut-parleur. C'était le chef, bien qu'elle ne l'ait jamais vu. Willux, Willux, murmuraient les gens – des gens à la peau lisse et qui n'avaient fusionné avec rien. Ils allaient et venaient tranquillement autour de son lit, entouré de poteaux métalliques auxquels étaient suspendus des poches transparentes, remplies d'un liquide qui s'écoulait goutte à goutte dans des tubes, au milieu de petites machines émettant des bips et de fils électriques. C'était comme d'avoir des pères et des mères, en trop grand nombre pour se les rappeler tous.

Elle se souvient de la large lampe dans la pièce, de son ampoule éblouissante, si brillante et proche qu'elle lui

tenait chaud. Elle se souvient qu'elle a d'abord passé sa main sur sa peau et que, lorsqu'elle a touché son ventre, lui aussi était lisse. Son nombril (la chose que sa mère appelait toujours le bouton de son ventre et les voix dans la pièce, son ombilic) avait disparu. Elle fait remonter sa main sous son manteau et sa chemise et la passe sur son abdomen. Comme la fois précédente, il n'y a qu'une étendue de peau, rien que de la peau.

« Guérie », ont dit les voix derrière des masques blancs, mais elles étaient inquiètes. « Un succès, tout de même. » Certains voulaient la garder en observation.

Elle va pour appeler les figures lointaines équipées de sacs, mais sa bouche ne s'ouvre pas complètement. C'est comme si ses lèvres étaient cousues sur les côtés – les extrémités scellées.

Et que dirait-elle ? Rien ne lui vient à l'esprit. Les mots tournoient dans sa tête. Ils butent sur sa langue pâteuse. Elle ne peut en aligner deux, ni les prononcer. Finalement, elle pousse un cri, mais les seules paroles qui se forment dans sa bouche sont : « Nous voulons ! » Elle ignore pourquoi. Elle tente à nouveau d'appeler à l'aide, mais crie une fois encore : « Nous voulons ! »

Elles s'approchent, deux jeunes femmes. Ce sont des cueilleuses ; elle le devine aux verrues et aux cicatrices sur leurs mains. Elles ont touché quantité de bulbes, de baies et de champignons vénéneux. L'une d'elles, à la place de deux de ses doigts, a des dents en argent, telles celles d'une fourchette ancienne. C'est celle qui boite, et son visage, bien que rouge foncé et d'aspect brûlé, est étrangement joli. Surtout à cause de ses yeux, qui ont

une lueur orangée de métal en fusion – teints par l'éblouissante lumière des bombes. Elle est aveugle. Elle saisit le bras de sa compagne et lance : « Qui es-tu ? » On dirait un cri d'oiseau. La fille a entendu des oiseaux dans la pièce brillante, enregistrés et diffusés par les haut-parleurs invisibles. Un roucoulement, pense-t-elle, puis elle entend d'autres oiseaux, dans la forêt. Ceux-ci produisent le genre de sons avec lesquels elle a grandi – pas des notes claires et douces, mais des raclements et des grattements.

Les deux jeunes femmes ont peur d'elle. Peuvent-elles déjà deviner qu'elle est différente ?

Elle veut leur dire son nom, mais il lui échappe. Les seuls mots qu'elle a en tête sont Fleur du feu. C'est ainsi que sa mère l'appelait parfois ; née du feu et de la destruction, elle a pris racine et a poussé. Elle n'a jamais connu son père, mais elle est quasiment sûre qu'il a disparu dans le feu et la destruction.

Et soudain, son nom apparaît : Wilda. Elle est Wilda.

Elle pose la main sur le sol froid. Elle veut leur expliquer qu'elle est neuve. Elle veut leur expliquer que le monde a changé à jamais. Elle dit : « Nous voulons que notre fils. » Les mots la stupéfient. Pourquoi a-t-elle dit ça ?

Les deux jeunes femmes se tournent l'une vers l'autre. L'aveugle dit : « De quoi ? Le fils de qui ? »

La deuxième a une cicatrice qui lui descend le long de la joue, comme si une natte avait fusionné avec son visage, avant d'être recouverte de peau. Elle déclare : « Elle n'a pas toute sa tête. »

« Qui es-tu ? » demande à nouveau la première.

La fille répond : « Nous voulons que notre fils. » Ce sont les seuls mots qu'elle peut prononcer.

Les cueilleuses inspectent soudain les alentours, même celle qui ne voit pas. Elles perçoivent le son des synapses électriques, qui crépitent dans l'air. Les créatures qui l'ont enlevée sont agitées. « Il y en a beaucoup, fait observer la femme à la cicatrice en forme de tresse, les yeux écarquillés. Ils la protègent. Tu les sens ? Ils ont été envoyés par nos Gardiens pour veiller sur elle.

— Des anges », dit l'aveugle.

Elles s'apprêtent à retourner sur leurs pas.

Mais alors Wilda retrousse sa manche et découvre son bras – si blanc qu'il semble luire. « Nous voulons, répète-t-elle lentement, que vous nous rendiez notre fils. »

PREMIÈRE PARTIE

PRESSIA

PAPILLONS DE NUIT

Le hall d'entrée du quartier général de l'ORS est faiblement éclairé par quelques lampes à huile artisanales suspendues aux poutres apparentes du haut plafond. Les survivants dorment sur des tapis et des couvertures, recroquevillés les uns contre les autres pour se tenir chaud. Leurs corps retiennent une chaleur humide collective, bien que les grandes fenêtres n'aient pas été obturées. Leurs châssis vides sont bordés de lambeaux de rideaux de gaze. La neige entre et volette dans la pièce, comme si des centaines de papillons de nuit y étaient attirés par la promesse de tubes de verre lumineux contre lesquels se précipiter.

Il fait sombre au-dehors, mais c'est presque le matin, et certains parmi les lève-tôt commencent à ouvrir les yeux. Pressia a de nouveau veillé toute la nuit. Parfois, elle est si absorbée par son travail qu'elle en perd la notion du temps. Elle tient un bras mécanique qu'elle vient de fabriquer avec des bouts de ferraille qu'El Capitan lui a rapportés – une pince en argent, un coude muni d'un roulement à billes, un vieux fil électrique pour l'attacher et des lanières de cuir qui ont été mesurées pour faire le

tour du mince biceps de l'amputé. Un gosse de neuf ans dont les cinq doigts ont fusionné ensemble, presque palmés – inutiles. Elle chuchote son nom d'une voix rauque : « Perlo ! Tu es là ? »

Elle avance au milieu des survivants, qui changent de position en marmonnant. Elle entend un miaulement aigu. « La ferme ! » lance une femme. Pressia voit quelque chose se tordre sous le manteau de cette dernière, puis une tête de chat noire et soyeuse apparaît contre son cou. Un bébé pleure. Quelqu'un pousse un juron. Une chanson s'élève d'une gorge masculine, une berceuse... Les filles fantômes, les filles blafardes, les filles fantômes. Qui peut les sauver de ce monde ? De ce monde ? Le fleuve est large, le courant tournoie, le courant crie, le courant tournoie... Le bébé se calme. La musique opère toujours, elle apaise les gens. Nous sommes des malheureux, mais nous sommes encore capables de ça – des chansons qui s'élèvent à l'intérieur de nous. Elle aimerait que ceux du Dôme le sachent. Nous sommes brutaux, certes, mais également capables d'une tendresse, d'une bonté, d'une beauté frappantes. Nous sommes humains, remplis de défauts, mais toujours bons, n'est-ce pas ?

« Perlo ? » insiste-t-elle, serrant le bras artificiel sur son sein. Parfois, dans de telles foules, elle cherche maintenant son père – même si elle ne se souvient pas de ses traits. Avant de mourir, sa mère lui a montré les cinq tatouages animés de pulsations sur sa poitrine – l'un appartient au père de la jeune fille, preuve qu'il a survécu aux Détonations. Bien sûr, il ne se trouve pas ici. Il n'est sans doute pas même sur ce continent – ou ce qu'il en

reste. Mais elle ne peut s'empêcher de scruter le visage des survivants à la recherche de quelqu'un qui lui ressemble un peu – des yeux en amande, des cheveux noirs brillants. Elle ne peut s'empêcher de chercher, si irrationnelle que soit l'idée qu'elle le trouvera un jour. Elle a traversé tout le hall et arrive devant un mur couvert d'affiches. La griffe noire, qui autrefois terrorisait les survivants, a fait place au visage d'El Capitan – l'air sévère et la mâchoire volontaire. Elle parcourt du regard la rangée d'affiches, les yeux de l'homme tous alignés, son frère Helmut comme une petite masse dans son dos. Au-dessus de sa tête, on lit : VOUS ÊTES CAPABLE ET FORT ? REJOIGNEZ-NOUS. LA SOLIDARITÉ NOUS SAUVERA. L'officier a trouvé ce slogan et il en est fier. Dans leur partie inférieure, de petits caractères annoncent la fin des Fêtes de la Mort (les équipes de soldats de l'ORS chargées d'abattre les faibles et de rassembler leurs corps dans un champ ennemi) et de la conscription obligatoire à seize ans. Aux volontaires, El Capitan promet le Pain sans Peur. Peur de quoi ? L'ORS a un passé sombre. Les gens étaient capturés et mis en détention, on leur désapprenait à lire, on se servait d'eux comme cibles vivantes...

Tout cela est révolu. Les affiches ont fonctionné. Il y a à présent plus de recrues que jamais. Elles échouent là en provenance de la ville, en haillons et affamées, brûlées et fusionnées. Parfois, elles se présentent par familles entières. Il explique à Pressia qu'il doit commencer à en renvoyer certaines. « Ce n'est pas l'État-providence. J'essaie de mettre sur pied une armée, ici. » Mais, jusque-là, elle l'a toujours convaincu de les laisser toutes rester.

« Perlo ! » murmure-t-elle, longant le mur, laissant sa main glisser par-dessus les bords ondulés des affiches. Où est-il ? Les rideaux ont l'air de ruer vers l'intérieur du hall. La neige est aspirée au-dedans comme si la vaste salle inspirait profondément.

Une famille a tendu une couverture sur un bâton, créant une sorte de tente pour arrêter le vent. Quand elle était petite, elle avait l'habitude de monter des tentes, dans l'arrière-boutique du salon de coiffure incendié, avec une chaise, la canne de son grand-père et un drap. Elle y jouait à la maîtresse de maison avec sa meilleure amie, Fandra. Son grand-père les appelait des tentes pour chiots, et Fandra et elle poussaient de petits aboiements. Il riait si fort que le ventilateur dans sa gorge s'emballait. Elle ressent un pincement au cœur – pour le vieil homme et pour son amie, tous les deux morts, ainsi que pour son enfance, morte également.

De l'autre côté des fenêtres, des gardes surveillent l'intervalle d'une quinzaine de mètres qui entoure le quartier général de l'ORS, car les membres des Forces spéciales, lâchés par le Dôme, sont de plus en plus nombreux. Quelques semaines plus tôt, on les a aperçus en train de bondir dans les bois – leurs silhouettes de colosses renforcées par une musculature animale, leur peau recouverte d'une matière synthétique pour le camouflage. Ils sont agiles, quasiment silencieux, incroyablement rapides et forts, et bien équipés : leurs armes sont incrustées dans leur corps. Ils traversent les Champs de Ruines comme des flèches, foncent entre les arbres, parcourent les rues à la vitesse de l'éclair –

calmes et furtifs, effectuant des balayages de routine dans toute la ville. Ils veulent avant tout Partridge, le demi-frère de Pressia. Celui-ci est protégé par les Mères, de même que Lyda – une Pure, comme lui, qui a été envoyée par le Dôme et manipulée comme un pion – et Illia, qui était l'épouse du chef de l'ORS, son tordu de mari, qu'elle a tué. On dispose de bribes d'informations à leur sujet grâce à de vagues rapports adressés par les soldats de l'ORS, qui ont tous très peur des Mères. L'un de ces rapports précise que ces dernières apprennent à Lyda à se battre. Ce n'est qu'une fille du Dôme nullement préparée aux déserts cendreaux, encore moins à la vie avec les Mères, qui peuvent être tendres et loyales, mais aussi barbares. Comment tient-elle le coup ? D'après un autre rapport, Illia ne tiendrait pas le coup, elle. Pendant toutes ces années, elle a vécu bien à l'abri dans la ferme, et maintenant ses poumons sont pris d'assaut par les tourbillons de cendres.

Tous ceux qui ont assisté aux derniers instants de la mère de Pressia doivent être sur leurs gardes. Ce sont eux qui connaissent la vérité à propos du Dôme et de Willux, et peut-être possèdent-ils quelque chose que ce dernier continue à chercher – les ampoules. Bradwell et El Capitán ont raflé tout ce qu'ils ont pu dans le bunker de sa mère après sa disparition. Partridge a les ampoules à présent, et il les garde à l'abri, plein d'espoir. Elles seraient très importantes pour Willux – grâce à elles, à un autre ingrédient et à la formule pour les mélanger, il pourrait sauver sa propre vie. Les ampoules sont puissantes, certes, mais ici, à l'extérieur, elles sont trop dangereuses et imprévisibles pour être utiles. Ce sont des souvenirs.

Combien de temps encore les Mères pourront-elles cacher Partridge ? Assez longtemps pour que son père meure ? C'est le grand espoir : qu'Ellery Willux meure bientôt, et que Partridge soit en mesure de renverser le Dôme de l'intérieur. Parfois, Pressia a le sentiment qu'ils sont tous maintenus dans un état d'attente, conscients que quelque chose doit céder, et qu'alors seulement le futur prendra forme.

Cricri bat des ailes dans la poche de son pull. Elle glisse la main à l'intérieur et caresse du doigt le dos de la cigale mécanique. « Chut..., souffle-t-elle. Tout va bien. » Elle ne voulait pas la laisser dans sa petite chambre, toute seule. Ou bien était-ce qu'elle ne voulait pas rester seule elle-même ?

« Perlo ! Perlo ! »

Et, finalement, elle entend le gamin. « Ici ! Je suis ici ! » Il se précipite vers elle, slalomant entre les survivants. « Tu l'as terminé ? »

Pressia s'agenouille. « Voyons si ça va. » Elle passe la sangle de cuir autour de son bras, la fixe grâce aux lacets en cordon électrique. La main fusionnée du garçon peut donner des tapes. Elle l'incite à exercer une pression sur un petit levier.

Perlo fait un essai. La pince s'ouvre, puis se ferme. « Ça marche. » Il ouvre et referme la pince rapidement, encore et encore.

« Ce n'est pas parfait, commente-t-elle, mais ça aidera, je pense.

— Merci ! » Il s'exclame si fort que quelqu'un sur le sol, non loin de là, lui intime de se taire. « Tu pourrais peut-être fabriquer quelque chose pour toi, chuchote-t-il, en

fixant la tête de poupée. Je veux dire, peut-être y aurait-il quelque chose... »

Elle incline la tête de poupée, si bien que ses paupières clignent – l'une est légèrement collée par la cendre, aussi son clic est-il plus lent, décalé avec l'autre. « Je ne crois pas que rien puisse être fait pour moi, mais je me débrouille. »

La mère du garçon l'appelle à voix basse. Il se retourne brusquement, levant son bras triomphalement, et file le lui montrer.

Et alors retentit un lointain coup de feu, une détonation suivie de vibrations. Pressia s'accroupit instinctivement et plonge la main dans sa poche pour protéger Cricri. Elle la prend et la serre contre son sein. La mère de Perlo attire son fils près d'elle. Pressia sait qu'il s'agit probablement d'un soldat de l'ORS qui vise des ombres mouvantes. Les tirs isolés ne sont pas inhabituels. Mais cela n'empêche pas sa poitrine de se contracter dans la région du cœur. Perlo, sa mère, un coup de feu... ces choses se mélangent et elle se souvient du poids du fusil dans ses bras, de l'avoir soulevé, d'avoir visé, fait feu. Encore maintenant, elle a les oreilles qui bourdonnent et elle voit s'élever la brume sanglante. Elle lui remplit la vue. Des fleurs rouges devant ses yeux, comme celles qui jaillissent du sol dans les Champs de Ruines. Elle a appuyé sur la détente, mais à présent elle ne sait plus si c'était la bonne chose à faire. Elle ne parvient pas à s'éclaircir les idées à ce sujet. Sa mère est morte. Morte.

Elle marche rapidement, longeant les bords du hall, les affiches qui s'étalent interminablement. Elle tient Cricri

délicatement dans sa paume. Quand elle arrive à une fenêtre, elle observe au-dehors, timidement.

Du vent. De la neige. Les nuages tels des amas de cendre courant à travers le ciel. Elle discerne une étoile brillante (une rareté) et, en dessous, la lisière de la forêt, les arbres cassants, recroquevillés et courbés. Elle distingue les uniformes des soldats, et le reflet occasionnel d'un fusil, les fins voiles de leur souffle s'élevant dans le froid au-dessus de la pente. Elle voit le visage de sa mère étendue sur le sol de la forêt, puis il est effacé. Disparu.

Au-delà des soldats, ses yeux tâtonnent à travers les arbres. Y a-t-il quelque chose, là dehors – quelque chose qui voudrait entrer ? Elle imagine les combattants des Forces spéciales tapis dans la neige. Ont-ils seulement besoin de dormir ? Ont-ils, en partie, du sang froid, sous leurs peaux couvertes d'une fine mousseline de glace ? Tout est calme, étrangement, pourtant il y a une sorte d'énergie lovée sur elle-même. Il a neigé voici trois jours (une poudre légère au début, plus dense par la suite) et, maintenant, la pelouse est recouverte de plus de cinq centimètres de glace, sombre et vitreuse, tandis que les flocons continuent à tomber.

Elle sent quelqu'un lui saisir le coude. Elle se retourne. C'est Bradwell, la double cicatrice qui remonte le long de sa joue, ses cils noirs, ses lèvres charnues gercées par le froid. Elle regarde sa main, rouge et rugueuse. Les larges jointures de ses doigts sont marquées de cicatrices et belles. Comment des jointures peuvent-elles être belles ? Pressia se pose la question. C'est comme si le garçon les avait inventées.

Mais entre eux, ce n'est plus pareil.

« Tu m'as entendu t'appeler ? » demande-t-il.

Elle a l'impression qu'il lui parle depuis sous l'eau. Autrefois, alors que la ferme brûlait, elle a eu le courage de lui faire promettre de leur trouver une maison pour tous les deux, mais c'était uniquement parce qu'elle ne croyait pas vraiment que ce moment se prolongerait. « Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ça va ? Tu as l'air hébétée.

— Je devais juste apporter un bras à un gamin, et il y a eu un coup de feu. Mais ce n'était rien. » Elle n'avouera pas qu'elle voit du rouge feu exploser devant ses yeux, pas plus qu'elle ne reconnaîtra sa peur de tomber amoureuse de lui. C'est une chose qui ne fait pour elle aucun doute : tous ceux qu'elle a aimés dans sa vie sont morts. Sachant cela, comment pourrait-elle aimer Bradwell ? Elle le fixe et les mots résonnent dans sa tête : Ne l'aime pas. Ne l'aime pas.

« Tu n'as pas dormi ? s'enquiert-il.

— Non. » Elle remarque que ses cheveux sont dressés en bataille sur sa tête. Ils ont tous les deux la faculté de disparaître pendant plusieurs jours. Lui est complètement obsédé par les six Boîtes noires qui ont émergé des restes carbonisés de la ferme, et passe pour cette raison des jours et des jours terré dans l'ancienne morgue, dont il a fait son séjour au quartier général. Pressia est absorbée par la fabrication des prothèses. Lui a toujours envie de comprendre le passé, tandis qu'elle se consacre à aider les gens ici et maintenant. « Toi aussi tu es resté debout toute la nuit ?

- Euh, oui. On dirait. C'est le matin ?
- Presque.
- Alors, oui. J'ai fait un pas décisif avec l'une des Boîtes noires. Elle m'a mordu.
- Mordu ? » Cricri bat des ailes nerveusement dans sa paume.

Il lui montre une petite piqûre sur son pouce. « Pas fort. Ce n'est peut-être qu'un avertissement. Elle m'aime bien, maintenant, je crois. Elle s'est mise à me suivre dans la morgue comme un petit chien. » La jeune fille avance à travers la salle, passant devant de nouvelles affiches de recrutement d'El Capitan, et Bradwell la suit. « Je les ai étudiées séparément, puis réunies. Elles contiennent des informations sur le passé (pour autant que je peux en juger) mais elles ne sont pas connectées pour les transmettre. Ce ne sont pas des espions du Dôme, ni rien de ce genre, ce dont je devais avoir le cœur net. Si elles ont jamais eu ces capacités, elles les ont perdues. » Il est lancé, mais Pressia ne s'intéresse pas aux Boîtes noires. Elle est lasse de le voir essayer de prouver l'exactitude de la théorie de ses parents sur une conspiration du Dôme, sa version de la vérité, l'Histoire de l'Ombre, et tout ça. « Et celle-ci, je ne peux l'expliquer... celle-ci est différente. C'est comme si elle me connaissait.

- Qu'as-tu fait pour qu'elle te morde ?
- J'étais en train de parler.
- De quoi ?
- Je ne pense pas que tu veuilles le savoir. »

Elle s'arrête et le dévisage. Il fourre ses mains dans ses poches. Les oiseaux dans son dos agitent leurs ailes,

inquiets. « Bien sûr que je veux le savoir. C'est ainsi que tu as débloqué la Boîte, non ? C'est important. »

Il prend une profonde inspiration, et retient un instant son souffle. « OK alors, je délirais à ton sujet. »

Bradwell et elle n'ont jamais parlé de ce qui s'est passé à la ferme. Elle se rappelle la façon dont il l'a tenue, la sensation de ses lèvres contre les siennes. Mais ce genre d'amour n'est-il pas condamné ? L'amour est un luxe. Il la contemple à présent, la tête inclinée, ses yeux rivés aux siens. Elle sent une vague de chaleur la traverser. Ne l'aime pas. Elle n'arrive même pas à le regarder. « Oh ! fait-elle. Je vois.

— Non, tu ne vois pas. Pas encore. Viens avec moi. » Il la conduit le long d'un couloir, avant de tourner. Et là, assise à côté de la porte, attendant patiemment, se trouve une Boîte noire. Elle a à peu près la taille d'un petit chien, effectivement – le type que son grand-père appelait un terrier, et qui aime tuer les rats.

« Je lui ai dit d'attendre, et elle a attendu, déclare Bradwell. Voici Fanny. »

Cricri pointe son nez hors de la paume de Pressia pour voir par elle-même. « Est-ce qu'elle sait s'asseoir et donner la patte ?

— Je crois qu'elle en sait vachement plus que ça. »

PARTRIDGE

SCARABÉE

Le cellier a une odeur de flaqué d'eau et de champignons. Des moisissures rouge vif parsèment le sol de terre battue et les murs. Au pied de ceux-ci sont alignés les bocaux des Mères, où d'étranges légumes macèrent dans le vinaigre. Mère Hestra, lourdement armée, marche au-dessus de sa tête. Chacun de ses pas lui rappelle qu'il est enfermé dans une cave. Parfois, il a l'impression que ce sont des battements de cœur qu'il entend, et qu'il est prisonnier dans la cage thoracique d'une énorme Bête.

Il n'a pas vu Lyda depuis six jours. Le temps est difficile à mesurer alors qu'il est seul, penché sur les cartes du Dôme qu'il a tracées, avec seulement une fissure dans une porte pour compter les heures d'une journée irrégulièrement ponctuée par les maigres repas que lui servent les Mères – de pâles bouillons, des racines blanches et, parfois, une bouchée de viande.

Il se dit que ce n'est pas mieux en surface – les restes dévastés de la banlieue, dont il ne subsiste pas grand-chose. Mais, bon Dieu, il se sent pris au piège et, pire que cela, il y a l'ennui ! Les Mères lui ont donné une vieille lampe afin qu'il ait assez de lumière pour travailler, et

elles lui ont procuré de grandes feuilles de papier, des crayons et du contreplaqué qu'il a installé sur le sol et utilise comme plateau de bureau. Il dresse des cartes, cherchant à se souvenir de tous les détails des plans qu'il a mémorisés pour sortir du Dôme, essayant de les fixer par le dessin aussi vite que possible. Mais heure après heure, minute après minute, bruit de pas après bruit de pas... l'ennui devient insupportable.

La vérité est qu'il est obligé de s'en remettre à la protection des Mères, au moins jusqu'à ce qu'il décide d'une stratégie. Une partie de lui-même veut attendre que son père meure. Ce dernier s'affaiblit. Plusieurs décennies d'amélioration cérébrale lui ont causé une paralysie agitante et une dégénérescence de la peau. La mère de Partridge lui a dit que c'étaient là des signes de Dégénérescence Cellulaire Rapide. Bientôt, le corps de l'homme s'arrêtera de fonctionner, ce qui pourrait être le moment idéal pour un retour. Le Dôme le respecterait probablement en tant qu'héritier de Willux. Celui-ci a dirigé en monarque, après tout.

Cependant, l'autre partie de lui-même voudrait renverser son père tandis qu'il est encore vivant, le battre pour la bonne cause. Les habitants du Dôme ne méritent-ils pas de connaître la vérité à propos de ce qu'a fait leur dirigeant ? S'il peut leur apporter cette vérité et leur expliquer qu'il existe une autre façon de vivre (dans laquelle ils ne seraient pas de simples moutons suivant les ordres de son père, dans laquelle ils ne tiendraient pas les survivants pour d'infâmes malheureux qui méritent leur sort), ils choisiront celle-là plutôt que l'actuelle. Partridge en est certain.

Il doit trouver un moment avec Lyda pour établir un plan. Il a l'impression qu'ils rentreront nécessairement ensemble.

En attendant, il se concentre sur l'achèvement des cartes, malgré l'enfermement solitaire, la force brutale de l'ennui, les moisissures, la nourriture rationnée et, du fait qu'il est dépouillé de toute arme, le sentiment affreux de dépendre des Mères, qui le traitent comme un enfant et, simultanément, un dangereux criminel. Elles le considèrent toujours comme l'ennemi, tout particulièrement parce qu'il vient du Dôme ; c'est un Mort (un homme, mais, pire, un homme du Dôme) et on ne peut lui faire confiance.

Les femmes sont intéressées par les cartes, raison pour laquelle elles lui ont fourni le matériel, mais Partridge entend les remettre à El Capitan. C'est le seul cadeau qu'il puisse faire. Elles ne seront peut-être jamais utiles : quelles sont les chances de l'officier d'arriver un jour à former une armée capable de renverser le Dôme ? Pourtant, c'est une chose à laquelle il peut contribuer. Tandis qu'il travaille aux cartes, il laisse son esprit ressasser tout ce que sa mère lui a dit avant de mourir. Il a couché par écrit chaque mot qu'il a pu se rappeler ; chacun semble contenir une information, être codé.

Il pose son crayon, ouvre et ferme son poing. Il a une crampe dans la main, jusque dans son auriculaire en partie sectionné, qui en cicatrisant est devenu rouge vif. Il frotte ses doigts les uns contre les autres, sentant la douceur du sérum cireux dans lequel les Mères l'ont récemment baigné, en prévision d'un voyage imminent. Ce sérum, à base d'extrait de camphre et de cire d'abeille,

est censé retenir son odeur et la masquer. Sa peau est ferme et brillante. On raconte que les Forces spéciales ont un excellent odorat, de même que certaines Bêtes et Poussières. Les femmes ne gardent jamais Partridge et Lyda au même endroit trop longtemps. Elles cherchent à les protéger, certes, mais, ainsi que Mère Hestra l'a expliqué au garçon, elles ne peuvent pas non plus prendre le risque que les Forces spéciales s'approchent trop de lui, les mettant tous en danger. La vie nomade est la meilleure solution.

Il se demande si Lyda a été baignée dans le sérum, elle aussi. Il redoute en permanence qu'un jour elle ne soit pas du voyage vers la prochaine destination. Pour l'instant, elle l'a toujours été. Il tente d'imaginer la sensation de sa peau noyée dans cette matière cireuse.

À côté de lui, sur le sol, est posée la boîte à musique de sa mère, qu'il a d'abord trouvée dans le casier de cette dernière aux Archives des Pertes Personnelles – Bradwell l'avait mise au feu dans le sous-sol de la boucherie. Cependant, il a fait en sorte que Partridge puisse la récupérer. Le garçon aux oiseaux est plus sentimental qu'il ne le pensait et, quand il s'agit d'héritage parental, il se laisse attendrir. Partridge a essuyé la suie sur la boîte, mais ses rouages restent noirs. Comme toutes ses pièces sont en métal, elle fonctionne encore, bien que les notes soient fausses et un peu assourdies. C'est la seule chose que les Mères lui ont permis de garder – peut-être parce qu'elles-mêmes sont des mères. Il prend la boîte, la remonte, la fait jouer – le tintement dans l'air humide qui sent le renfermé. Sa mère lui manque. Elle lui a manqué pendant

une si grande partie de son enfance qu'il a fini par s'y accoutumer. C'est peut-être la raison pour laquelle Lyda lui manque autant. Des années de pratique.

Lorsque les notes s'arrêtent, il pose les yeux sur la plus récente de ses cartes, une coupe transversale des trois étages supérieurs du Dôme (Sup. 1, Sup. 2, Sup. 3), ainsi que des trois sous-sols (Inf. 1, Inf. 2 et Inf. 3), incluant une section des énormes générateurs de courant. Le rez-de-chaussée est appelé Zéro – là se trouve l'académie, où il a passé le plus clair de son temps.

Il regrette l'académie avec une irrépressible nostalgie. Il ne devrait pas souhaiter être de retour au dortoir, à traîner avec Hastings, à supplier Arvin Weed de lui passer ses notes, à espérer pouvoir éviter la horde (un groupe de garçons qui le détestent copieusement), mais c'est le cas. Il regrette jusqu'à ses cours. Il pense à Glassings, son professeur d'histoire, quand il l'a pris à part dans le couloir, à l'entrée du bal. Partridge s'apprêtait à voler le couteau, aussi, rétrospectivement, c'est le moment où il aurait pu revenir en arrière, poursuivre sa vie habituelle.

Ça ne s'est pas passé ainsi. Pour une raison ou une autre, il a échoué ici, impuissant.

L'ironie, c'est qu'il a les ampoules, l'œuvre de la vie de sa mère – elles sont puissantes. Son père a tué pour elles – le grand-père adoptif de Pressia, son propre fils aîné et la femme qu'il était supposé aimer, la mère de Partridge.

Les ampoules lui rappellent ce que celle-ci désirait qu'il devienne – un révolutionnaire, un leader.

Il s'approche des bocaliers de vinaigre des Mères et en ramasse un, le troisième en partant du coin. Dessous, il y

a un trou profond et étroit, d'où s'échappent quelques scarabées. Il passe la main à l'intérieur et en tire un paquet bien serré, couvert d'un peu de moisissure. Il l'emporte sur son lit de camp et déballe les quatre ampoules, qui sont fixées à des seringues, avec des capuchons en plastique rigide sur les aiguilles. Après l'incendie de la ferme, Bradwell et El Capitan les ont prises dans le bunker de sa mère, en même temps que tout ce qui pouvait être utile – ordinateurs, radios, médicaments, vivres, armes, munitions. Ensuite, il leur a paru intelligent de scinder le groupe en deux – l'officier, Helmud, Bradwell et Pressia sont allés au quartier général ; et Lyda, Partridge et Illia avec les Mères, parce qu'elles sont les plus à même de tenir le garçon caché et de résister à une attaque. Si un groupe était découvert par les Forces spéciales, au moins les autres pourraient continuer. Bradwell et El Capitan ont conservé le gros des affaires récupérées dans le bunker, mais Partridge a dissimulé les ampoules sous sa veste.

Il vérifie chacune d'elles. Elles sont froides au toucher. Sa mère l'a emmené au Japon alors qu'il était bébé, sur l'insistance de son père, car les Japonais étaient à la pointe de la nanotechnologie biomédicale pour réparer les lésions causées par les explosions nucléaires, et plus spécialement pour créer des cellules autogénérées capables de se déplacer à l'intérieur du corps.

Très jeune, son père a commencé à recourir aux stimulants cérébraux (en telles quantités qu'il a enflammé ses synapses à force de décharges électriques) et maintenant il présente les symptômes caractéristiques de la

Dégénérescence Cellulaire Rapide : la paralysie agitante et la dégénérescence de la peau, que suivent d'ordinaire la défaillance organique et la mort. Il n'est pas le seul. Partridge se rappelle comment, dans le Dôme, qui-conque est malade, vieux ou épuisé est rapidement conduit dans une aile bouclée du centre médical. Au cours des dernières semaines, il a pris conscience d'une vérité très sombre : la DCR finira par affecter les Forces spéciales et tous les garçons de l'académie qui ont pris des stimulants cérébraux, y compris lui-même.

Avant de mourir, sa mère lui a expliqué que si on combine ce qu'il y a dans ces ampoules avec une autre substance, selon une certaine formule (qui a disparu), la mixture obtenue peut inverser le cours de la DCR. À ce moment, il était bien trop submergé par ses émotions (il ne l'avait pas revue depuis qu'il était petit) pour saisir pleinement le sens de ses paroles. Toutefois, à présent, lorsqu'il s'en souvient, il essaie de se concentrer dessus, en particulier sur les trois choses nécessaires pour lutter contre la DCR (le contenu de ces ampoules, un autre ingrédient dont elle a dit que quelqu'un travaillait dessus, et la formule pour les assembler).

Sa mère lui a montré une liste de personnes vivant à l'intérieur du Dôme et qui étaient de leur côté, parmi lesquelles figurent les parents d'Arvin Weed, le père d'Algrin Firth, et même Durand Glassings. Ils font partie d'un réseau interne. Quand Lyda a été envoyée au-dehors comme appât pour attirer Partridge, un membre du réseau lui a glissé à l'oreille un message : Dis au cygne que nous attendons. Lorsque le garçon a répété cela à sa mère,

elle a susurré : « Le cygne – Cygnus », ce qu'il ne comprend toujours pas.

Elle lui a dit que le liquide dans ces ampoules contient un puissant régénérateur cellulaire. Mais également que le sérum est difficile à manipuler, imparfait, dangereux.

Levant une des seringues dans la faible lumière du jour, il se demande à quel point, exactement, ce liquide est difficile à manipuler, imparfait, dangereux. Que se passerait-il, par exemple, s'il touchait la peau d'une créature vivante ? Il désire en faire l'expérience. L'idée lui trotte dans la tête et rien ne peut l'en dissuader

Pour commencer, il a besoin de quelque chose de vivant sur quoi tester le sérum.

Un scarabée.

Il s'approche à nouveau des bocal et en attrape un rapidement. Cette fois encore, quelques insectes prennent la fuite, mais il arrondit sa paume par-dessus l'un d'eux. Il a un dos vert brillant et une tête rouge vif surmontée de cornes semblables à des épines. Ses pattes se déploient, hérissées de piquants. Il le retient là jusqu'à ce qu'il lui chatouille les doigts.

« Désolé, murmure-t-il. Sincèrement. »

Il l'emporte sur le contreplaqué, ouvre la boîte à musique, le pousse doucement dedans et rabat le couvercle. Il l'entend gratter à l'intérieur. Il aimerait qu'Arvin Weed, le petit génie de l'académie, soit là. Dieu ! Qu'il regrette de n'avoir pas été plus attentif lors des TP !

Il ramasse une des seringues, en ôte le capuchon. L'aiguille brille. Il est conscient que cela signifie qu'il perdra une goutte. Une seule, se dit-il à lui-même. Seulement une.

Il renverse la boîte. Le scarabée se met à trotter sur le contreplaqué, mais il le saisit entre deux doigts et le maintient délicatement en place.

Tandis que ses pattes frétilent, sans le mener nulle part, le coléoptère fait sortir de sous ses ailes une queue qui s'incurve vers le haut et se termine par un dard oscillant. Ses petits yeux ronds et noirs semblent humides. Partridge considère l'aiguille, commence à appuyer sur le piston, quand il sent le dard entrer dans sa chair. Son pouce et son index, posés de part et d'autre de la carapace qui protège le dos de l'animal, sont rapidement parcourus de sensations de coups d'épingle. La brûlure remonte dans sa main et lui arrache un cri, mais il ne lâche pas prise.

Aussi vite que possible, il dirige l'aiguille vers le scarabée, mais sa main est si engourdie par la douleur que l'insecte lui échappe. Ce dernier traverse la planche avec un cliquetis, mais une épaisse goutte de liquide tombe sur une de ses pattes arrière. Celle-ci devient molle, comme si elle était prise dans un piège. Il se traîne à l'écart.

Le cri a alerté Mère Hestra. Elle frappe à la porte du cellier. « C'était quoi, ce bruit ?

— Rien ! » Partridge, dont les mains brûlantes sont à présent couvertes de taches, emballe les seringues ; il rampe jusqu'au bocal, le soulève et glisse son paquet dans le trou. Le scarabée disparaît sous le contreplaqué, dans les ténèbres.

La porte s'ouvre en grand et avec fracas. La garde se tient à contre-jour, dans la lumière du soir. « C'était quoi, ce bruit ?

— Ce n'est qu'un chant de l'académie. Ça devient parfois trop silencieux, ici. » Il se frotte la main, puis s'interrompt. Il veut éviter de nouvelles questions.

La femme a un corps massif. Son fils de cinq ans, Syden, est définitivement fusionné à sa jambe. Elle porte des fourrures cousues ensemble et adaptées à la forme de son corps, avec un trou pour la tête tavelée du gamin, juste au-dessus de sa hanche. La plupart des Mères sont des Groupies, fusionnées à leurs enfants, et Partridge ne s'y est jamais habitué. Pendant les Détonations, elles tenaient leurs rejetons dans leurs bras ou les protégeaient des éclairs aveuglants, penchées sur eux, s'occupant d'eux. Il ne peut imaginer d'être stoppé dans sa croissance de cette façon, de ne plus grandir, d'être à jamais emprisonné sur place, aux confins du corps maternel. Le visage de Syden a commencé à prendre de l'âge. Vieillira-t-il ainsi ?

Mère Hestra lui lance un regard de colère. Sur une de ses joues, des mots semblent tracés au fer rouge – un texte à l'envers gravé sur sa peau par la fournaise des Détonations, tel un tatouage noirci. Partridge ne s'autorise pas à le fixer suffisamment longtemps pour le déchiffrer. Il ne veut pas être impoli. « Eh bien ! Arrête ça ! ordonne-t-elle.

— J'allais justement dormir, de toute manière.

— Bien. Nous partons dans la matinée. Je passerai te chercher à la première heure.

— Lyda et Illia viennent aussi ? » Il préférerait que la seconde ne les accompagne pas. Elle est cinglée. Il ne peut le lui reprocher. Elle a été enfermée à l'écart dans la

ferme, trompée par son mari, forcée de cacher ses cicatrices sous un bas destiné à donner l'illusion d'une seconde peau. Récemment, elle a recommencé à s'emmailoter dans des bouts de tissu – parce qu'elle a honte de sa peau ? Ou est-ce simplement une habitude ? Elle a assassiné son mari en lui plantant un scalpel dans le dos, et ça l'a tourneboulée pour de bon. Lyda est la seule qu'il souhaite voir. Lyda.

« Lyda, oui. Illia ? Je l'ignore.

– Où allons-nous ?

– Je ne peux pas le dire. » Et là-dessus, elle disparaît.

La porte du cellier se referme en claquant. Pendant un instant, la nouvelle accapare toute son attention. Fini la prison. Demain, il verra Lyda. Tout sera différent, bientôt ; ça approche. Il le sent. Dieu ! Elle lui manque.

C'est alors qu'il entend le grincement, grave et lourd. Puis il y a un bruit, comme celui d'une pelle contre la terre. Mais ce n'est pas ça non plus – un puissant raclement.

Il a le sentiment de ne pas être seul.

La boîte à musique de sa mère est sur le sol. Il tend la main pour la saisir et découvre la longue serre noire, au bout d'une tige (la patte d'un insecte, un insecte énorme) émergeant depuis sous le contreplaqué. C'est trop gros pour être la patte du scarabée. Cependant, le grincement se poursuit.

Il pose la main sur la planche et commence à la soulever. La patte se rétracte, disparaît.

Il prend sa respiration et tire d'un coup si sec sur le contreplaqué que celui-ci se retourne ; il lui arrive d'oublier qu'on a accru ses forces par un codage.

Le scarabée est là. Sa queue bat contre sa carapace, ses ailes se convulsent frénétiquement et inutilement ; ce sont ses efforts pour respirer qui produisent le raclement.

L'une de ses pattes est hérissée de piquants, épaisse, énorme.

Le liquide de l'ampoule a agi. Les cellules de la patte n'étaient pas endommagées, aussi, n'ayant pas de traumatisme à réparer, elles ont construit par-dessus les tissus sains, avec une rapidité incroyable ; même les piquants sont disposés selon un ordre parfait. Et, pour quelque raison, cela lui paraît familier – la délicate reconstruction d'un membre de petite taille ? A-t-il déjà entendu parler d'une chose pareille ?

Il ne veut pas le toucher. Sa main le cuit toujours. *Difficile à manipuler, imparfait, dangereux.* C'est ainsi que sa mère a qualifié le sérum. La patte est agitée de mouvements incontrôlables, creusant une marque de griffe dans la terre.

Et il sent un étrange sentiment de puissance l'envahir. Il a provoqué cela avec une minuscule et unique goutte de liquide. Un martèlement résonne dans sa tête et ses oreilles bourdonnent. Qu'a ressenti le vieux quand les Détonations ont frappé – explosion de lumière après explosion de lumière, une pulsation aveuglante tout autour de la Terre ?

Mon Dieu, pense-t-il. Et si son père avait aimé le pouvoir que tout cela représentait ? S'il s'était senti enivré par ce pouvoir ? S'il avait eu la sensation que ce moment infinitésimal se dilatait de manière exponentielle, à l'infini, à l'intérieur de lui ? Les ailes de l'insecte se referment

étroitement contre son corps. La patte a encore quelques spasmes, après quoi l'animal l'enfonce dans le sol, tel un poignard, et pousse dessus pour se redresser. Les petites pattes remuent vivement sous lui, tandis que la grosse se contracte, puis s'étire. Il bondit en l'air et bat des ailes. Sa patte est trop lourde pour que ses ailes puissent la porter. Il retombe sur le sol mais le membre hypertrophié est là pour amortir sa chute. Il se contracte, bondit en avant, bat des ailes, retombe, se contracte, bondit en avant...

Le scarabée n'est plus ce qu'il était quelques instants auparavant.

C'est une nouvelle espèce.

EL CAPITAN

BLEU

Il a neigé par intermittence, et maintenant ça recommence. La neige se déverse du ciel avec un frémissement, s'amoncelant légèrement entre les arbres et les buissons obscurs, se posant sur les ramures noueuses. Un grand nombre de branches ont développé d'épais manteaux de fourrure dans le froid de cet automne. El Capitan fait remonter ses doigts le long de la branche grêle d'un arbuste, et la voilà ! Pas un simple enrobage crépu d'aspect végétal. Non, une fourrure duveteuse, du genre de celle qu'on trouverait sur le ventre d'un chaton. « C'est la survie du mieux adapté ? demande-t-il à son frère Helmud, le poids à jamais enraciné dans son dos.

— Du mieux adapté », murmure ce dernier. Il regarde par-dessus une épaule d'El Capitan, puis oscille vers l'autre. Il a l'air anxieux, aujourd'hui.

« Arrête de bouger !

— De bouger. »

L'officier a donné des choses à son frère pour lui occuper les mains. Helmud a toujours eu les mains qui s'agitaient. Autrefois, c'était parce qu'il façonnait en secret un lasso pour étrangler son frère, mais ensuite il lui a sauvé la vie. Après

cela, El Capitan a décidé de lui faire confiance. Il n'avait pas le choix. Il lui a donné un petit canif et des choses à tailler. « Tu es sûr de ce que tu fais ? » s'est un jour étonné Bradwell. Il a répondu : « Bien sûr. C'est mon frère ! » Mais le couteau pourrait bien être un test, comme s'il disait : *Vas-y. Tu veux me tuer ? T'es sûr ? Je vais te faciliter la tâche.* Parfois, quand il se penche en avant, une petite bourrasque de copeaux s'abat sur le sol. Aujourd'hui, Helmud taille, presque furieusement.

El Capitan s'assied sur la grosse racine d'un arbre et pose son fusil entre ses bottes. Ils sont partis sans prendre de petit déjeuner, et maintenant, il est affamé. D'une feuille de papier sulfurisé, il sort un sandwich fait avec les entames d'un pain. Il préfère les entames – bien fermes sous la dent. Il déclare : « C'est l'heure de manger, mon frère. »

Il est habitué aux constantes répétitions de Helmud : généralement, ce n'est qu'un écho dénué d'intelligence. Il arrive cependant que les mots aient une signification. Et cette fois, Helmud répète la phrase un peu différemment. « C'est l'heure de manger mon frère », dit-il, comme s'il voulait dévorer El Capitan. C'est une petite blague, pour que celui-ci reste sur ses gardes.

« Eh bien, eh bien, voilà qui n'est pas très aimable, Helmud. N'est-ce pas ?

— N'est-ce pas ?

— Je ne devrais même pas partager ce sandwich avec toi. Tu en as conscience ? » Avant qu'ils n'aient affaire à Pressia, il n'aurait pas partagé, mais il a un peu changé. Il le perçoit dans tout son corps, comme si le changement survenait cellule par cellule. Il se demande si Helmud le

remarque lui aussi, étant donné qu'ils ont tant de cellules en commun. Ce n'est pas qu'il soit devenu tout à coup gentil. Non, il éprouve toujours une rage ardente, quasi permanente dans sa poitrine. Ce serait plutôt en rapport avec le fait d'avoir un projet, que quelque chose vaut d'être protégé. Est-ce Pressia elle-même ? Il se peut que ça commence par elle mais, non, ça va bien au-delà de ça.

Il arrache un gros morceau de son casse-croûte, sans oublier le petit bout de viande entre les entames. Il le tend à Helmud. Il doit le partager avec lui. Leurs cœurs pompent un sang commun et, s'il contribue à renverser le Dôme (il aimerait vivre pour voir arriver ce jour), il a besoin de son frère à son côté et en bonne santé. Être cruel avec lui, c'est comme l'être avec lui-même. Et peut-être est-ce le cas. El Capitan se détestait cordialement avant de rencontrer Pressia, mais ça s'est un peu calmé. Il se voyait tel un enfant abandonné. D'abord par son père – un quelconque pilote expulsé de l'armée de l'air pour maladie mentale. Il a essayé de l'imiter (étudiant tout ce qu'il pouvait sur les avions à réaction), comme si cela le rendrait digne d'avoir un père. Ensuite, sa mère est morte. On aurait dit qu'il ne méritait d'avoir aucun de ses parents. Il est devenu un peu fou lui-même, mais il n'est pas obligé de rester coincé là-dessus. N'est-ce pas ? Pressia discerne quelque chose de valable en lui, et elle pourrait bien avoir raison. « Tu vois comme je suis gentil ? demande-t-il.

— Je suis gentil. »

Il s'est mis en route plus tôt ce matin pour suivre les pulsations électriques. Il n'aime pas la façon dont elles semblent se rapprocher du quartier général par cercles concentriques.

Ils lui ont échappé jusque-là. Mais à présent, il est certain de sentir quelque chose. Bien qu'il ne puisse comprendre le sens des pulsations, il est capable de dire quand leur rythme s'accélère, signifiant que l'une d'elles a envoyé un certain signal et que les autres lui répondent.

Il remballe les restes du sandwich, les fourre dans son sac, et se dirige vers les pulsations. Il aperçoit un ensemble de traces de pas dans la neige – s'entrecroisant les unes avec les autres et indiquant des piétinements. Quelques silhouettes se pressent dans le lointain. Il les suit à une distance respectueuse.

Il parvient à une clairière et s'immobilise. Quelques membres des Forces spéciales se sont regroupés. Ils sont beaux et forts – presque majestueux. Certains sont massifs, d'autres tout en muscles. Ils n'ont pas l'air de souffrir du froid, comme si leur seconde peau était réglée pour les isoler. Ils ont un odorat surdéveloppé. L'un d'eux lève la tête et tend les narines, flairant El Capitan et Helmud, puis rive ses yeux dans ceux de l'officier, qui ne bouge pas, mais ne se raidit pas non plus. Il ne veut pas donner l'impression d'avoir peur.

Il a noté au cours des dernières semaines que ceux-ci ne sont pas aussi robustes que les soldats qu'il a affrontés dans les bois aux côtés de Helmud, Bradwell et Lyda. Ils ne semblent pas aussi achevés, comme si les modifications de leur organisme avaient été précipitées. Ils ne sont pas aussi agiles. Il leur arrive de tituber. Ils paraissent moins à l'aise avec les armes incluses dans leurs bras. Quand ils se réunissent ainsi, on croirait qu'ils ont besoin les uns des autres, d'intimité – à la manière des humains.

Alertés par le premier de façon invisible, les trois autres regardent également Helmud et El Capitan. Ils ne lui disent jamais un mot, bien qu'il les sache doués de la parole. C'est comme s'ils acceptaient sa présence en tant que partie intégrante de l'environnement, au même titre que le cra-cra occasionnel d'un oiseau aux ailes tordues et au bec métallique, ou le cri, semblable à celui d'un bébé humain, d'un animal pris dans l'un des pièges de l'officier. Ils ne sont pas à sa recherche. Ce n'est pas la raison pour laquelle ils sont là. C'est Partridge qu'ils veulent. Il en est certain, et il craint qu'ils ne soient également intéressés par Pressia – elle est la demi-sœur de Partridge, et elle pourrait être utile au Dôme, en particulier pour attirer son frère à l'intérieur.

Il aimerait leur parler. Il sait qu'ils sont programmés pour être loyaux envers le Dôme, mais, lorsqu'ils se sont battus près du bunker, l'un d'eux s'est rebellé, le frère de Partridge, Sedge. Ils sont humains, au niveau le plus profond. Il devine qu'un simple contact serait d'une grande aide. Il attendait le bon moment.

Il s'avance hors du couvert et s'agenouille dans la neige, où le froid et l'humidité transpercent son pantalon. Il ouvre les bras, en un geste de supplication. Il incline la tête, en guise de salut.

Il distingue des bruits de pas qui s'éloignent rapidement, de branches cassées. Il relève la tête, et ils ont disparu.

Il s'accroupit sur les talons. « Merde !

– Merde ! renchérit Helmud.

– Ne parle pas comme ça. C'est une mauvaise habitude. »

Il se remet debout. Mais alors, il entend quelque chose derrière lui. Il fait lentement passer son fusil devant sa poitrine. Il se retourne.

Un membre des Forces spéciales se tient seul au milieu du chemin, à moins de dix mètres de lui. Il ne l'a jamais vu auparavant. Il n'émet pas de pulsations graves, qui se répercuteraient sur ses semblables aux alentours. Intéressant. Peut-être ne veut-il pas que les autres sachent qu'il est ici.

Il est grand, et c'est le soldat des Forces spéciales le plus mince qu'ait vu El Capitan. En fait, son visage a gardé son humanité – et pas seulement les yeux, qui ont toujours l'air humains chez eux, mais aussi la finesse de la mâchoire, du nez et des narines. Ses épaules et ses cuisses sont puissantes mais ce n'est pas une armoire à glace. Il est doté de deux armes incrustées dans ses avant-bras, encore brillantes de graisse – jamais utilisées.

Celui-ci est un bleu.

Il observe El Capitan avec lassitude.

L'officier lève lentement la main. « Écoutez, ne nous énervons pas, gardons notre calme.

– Calme, répète Helmud, taillant nerveusement dans son dos.

– Que voulez-vous ? »

La créature rejette le front en arrière, renifle l'air.

« Vous désirez quelque chose à manger ? Si j'avais su que vous viendriez, j'en aurais pris davantage. »

L'autre secoue la tête. Il se penche vers le sol, balaie les feuilles mortes sur le chemin, dégagant la terre nue, cendreuse. Il se redresse, puis lève un pied. Un large poignard émerge brusquement de la pointe de sa botte. El Capitan

tressaille, se demandant s'il va se faire éventrer, mais alors la créature enfonce la lame dans la terre, relève le menton, dirigeant son regard à travers le sous-bois, et commence à graver un mot. El Capitan est presque sûr que ses yeux et ses oreilles sont sur écoute – comme ç'a été le cas pour Pressia à un moment. Il a déjà joué à ce jeu. On cherche à lui communiquer quelque chose sans que cela soit enregistré.

Sous le mot, la créature semble dessiner une sorte de symbole.

Il est trop loin pour pouvoir le lire. En plus, c'est à l'envers.

Le soldat des Forces spéciales recule, fait quelques bonds entre les arbres, s'accroche à un tronc – étêté, vidé de son cœur par des insectes.

El Capitan fait un timide pas en avant. Il considère le soldat, qui scrute toujours la futaie. Il contourne le mot et se le lit à lui-même : HASTINGS. Est-ce un nom ? Un lieu ? Le mot bataille lui vient à l'esprit. N'y a-t-il pas un quelconque rapport entre Hastings et la guerre. Il sait qu'il ne doit pas prononcer le mot à haute voix. Il fixe le symbole. C'est une croix, ce qui correspond à la manière dont le Dôme concluait son Message, juste après les Détonations, sur de petits bouts de papier qui tombaient du ciel. Une croix avec un cercle autour du centre.

« J'ignore ce qu'il me veut », dit l'officier à son frère.

Le soldat bondit de l'arbre et se met à courir. Cependant, il s'arrête aussitôt.

« Il nous indique de le suivre.

— Suivre. »

El Capitan hoche le chef et emboîte le pas à son guide à travers la forêt, sur plus d'un kilomètre, à vive allure. Il

débouche dans une clairière qui surplombe la ville, ou ce qui était la ville. De cette hauteur, on voit bien comment celle-ci a été réduite aux Champs de Ruines, aux marchés noirs, aux carcasses des anciens bâtiments, à une grille de passages et de rues sans nom.

Il cherche le soldat du regard. Il a disparu. L'officier est essoufflé. Le cœur de Helmud bat vite également, mais peut-être seulement parce que celui de son frère a pompé leur sang avec tant de force. « Nom de Dieu, marmonne El Capitan. Pourquoi m'amener ici ?

— M'amener ici. »

Il voit aussi le Dôme, la courbe blanche sur la colline lointaine, sa croix qui scintille à travers le ciel empli de cendres. « Pensait-il que je ne savais pas d'où il venait ? » Il se frotte les yeux avec les jointures de ses doigts.

« D'où il venait », fait Helmud, et il désigne du doigt, au-delà de la zone désolée, semi-désertique, qui entoure la coupole, un groupe de gens portant du bois et le disposant sur le sol glacé.

« Des cinglés qui essaient d'édifier quelque chose devant le Dôme ?

— Devant le Dôme ? »

Pourquoi à cet endroit ? Est-ce là ce que le soldat souhaitait qu'il voie ? Si oui, pourquoi ? Il observe la façon dont les gens bougent. Ils sont organisés, acheminant leurs fardeaux au fil de rangées bien ordonnées, telles des fourmis. « Je n'aime pas ça. On dirait qu'ils veulent construire un feu.

— Feu. »

El Capitan lève les yeux vers le Dôme. « Pourquoi diable feraient-ils cela ? »

PRESSIA

SEPT

La morgue est froide et nue avec seulement une longue table en acier. Depuis la dernière fois qu'elle est venue ici, il y a quelques semaines, Bradwell n'a fait qu'étaler davantage de papiers et de livres. Des parties du manuscrit inachevé de ses parents sont disposées en piles. Sur le mur, il a collé le Message, un original que le grand-père de Pressia a conservé pendant des années. Elle le lui a donné après qu'il est retourné au salon de coiffure pour récupérer ce qu'il restait. C'est lui l'archiviste, après tout.

*Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs.
Un jour, nous sortirons du Dôme pour vous
rejoindre dans la paix.
Pour l'heure, nous vous observons de loin, avec
bienveillance.*



Quand le Message est tombé pour la première fois de la coque d'un vaisseau aérien, dans les jours qui ont suivi les Détonations, il a dû apparaître comme une promesse. À présent, il ressemble à une menace.

Bradwell fait glisser une lourde barre contre la porte – un verrou artisanal fixé à la paroi.

« C'est un bel endroit que tu as là », dit-elle.

Il va jusqu'à sa paillasse et arrange les couvertures. « Je n'ai pas à me plaindre. »

Pressia s'approche de la table et remarque la clochette qu'elle lui a offerte à la ferme. Elle l'a trouvée dans le salon de coiffure incendié juste avant de partir de chez elle. Elle n'a pas de battant. Elle est placée sur une coupure de journal qui doit avoir survécu à la catastrophe, probablement dans la cantine des parents de Bradwell. Ce document n'est pas aussi noirci et imprégné de cendre que d'autres. Le garçon en a pris bien soin. Il a toujours pris soin des choses du passé. Après l'assassinat de ses parents (abattus dans leur lit), qui a précédé les Détonations, il a retrouvé leur cantine, l'a mise à l'abri dans une pièce blindée, secrète. Elle est remplie de leur travail inachevé (ils tentaient de renverser Willux), ainsi que de choses qu'il a préservées – de vieux magazines, des journaux, des emballages. Elle a été fourrée sous un évier en inox piqué de rouille. La clochette cache en partie le titre de l'article. On lit : LA NOYADE... JUGÉE ACCIDENTELLE. Sur une photo, un jeune homme en uniforme, le visage de marbre, fixe l'objectif. Bradwell utilise la clochette comme presse-papier. Ne signifie-t-elle rien de plus pour lui ?

La jeune fille s'assure que Cricri va bien. Elle la sort de sa poche et la pose sur la table. La cigale ouvre les yeux et regarde autour d'elle.

La Boîte noire passe devant ses pieds. « C'est un peu comme un animal domestique, tu as raison.

— J'avais un chien autrefois.

— Tu ne m'en avais jamais parlé.

— Je l'ai raconté à Partridge alors que nous étions à ta recherche dans les Terres fondues. Un ami de la famille, Art Walrond, a persuadé mes parents de m'en offrir un. Il leur a expliqué qu'un enfant unique a besoin d'un chien. Je l'ai appelé Art Walrond.

— C'est un nom bizarre pour un chien.

— J'étais un gamin bizarre.

— Mais quand Art Walrond, l'ami de la famille, et Art Walrond, le chien de la famille, se trouvaient tous les deux dans la même pièce au même moment, et que tu ordonnais : " Assieds-toi, Art Walrond", lequel des deux obéissait ?

— C'est une question philosophique ?

— Peut-être. » Et ça a l'air de nouveau presque normal entre eux. Peut-être peuvent-ils être amis, le genre d'amis qui échangent des plaisanteries.

Il s'incline en avant et tapote la Boîte noire sur la tête comme si c'était un animal domestique. « Ce n'est pas tout à fait comme dans mon souvenir. » Elle aimerait pouvoir l'imaginer petit, avec un chien, bizarre comme il prétendait l'être. Elle aimerait en savoir plus sur elle-même petite. Elle a passé une grande partie de son enfance à essayer de se rappeler des choses qui ne sont jamais arrivées, la vie que son grand-père a inventée pour elle. Mais ce n'était

même pas son grand-père ; c'était un étranger qui l'a secourue et adoptée. Ce mensonge a-t-il été difficile pour lui ? Peut-être avait-il eu une femme et des enfants qui étaient morts et était-elle censée remplacer ces pertes. Il a disparu, maintenant, aussi ne le saura-t-elle jamais.

Si les Détonations ne s'étaient jamais produites, elle aurait aimé rencontrer Bradwell – une réalité sans poing-tête-de-poupée, ni cicatrices, ni oiseaux incrustés, avant toutes les pertes. Ils auraient pu échanger leur premier baiser sous le gui – un truc dont son grand-père lui a parlé un jour.

De l'autre côté de la table, la pièce se prolonge sur de petites portes carrées, réparties en trois rangées de trois – une rangée par paroi, neuf portes en tout. Elle s'avance vers elles, poussée par la curiosité. Elle touche l'une des poignées.

« C'est là qu'ils conservaient les corps, dit Bradwell. Et la table métallique servait aux autopsies. »

La mort. Pressia revoit le visage de sa mère – là, puis disparu. Elle retire sa main et considère le mur opposé, avec ses parpaings fissurés à travers lesquels on aperçoit la terre qui pèse contre l'autre côté. « C'est une morgue. Évidemment, on y conservait des cadavres, fait-elle, plus pour elle-même que pour lui.

– Et c'est encore le cas de temps à autre. »

Elle tente de dédramatiser. « Je suppose que c'est comme d'avoir un camarade de chambre.

– Un peu. Je n'en ai eu qu'un seul jusqu'ici.

– Qui ?

– Un gosse qui est mort dans les bois. Tu veux faire sa connaissance ? »

On dirait qu'un intrus a fait une apparition soudaine.
« Il est encore là ?

— Des soldats ont trouvé son corps au cours d'une patrouille. C'est Cap qui l'a descendu ici. Il veut savoir ce qui l'a tué. Et ils recherchent la famille pour qu'elle vienne l'identifier.

— Et s'il n'avait pas de famille ?

— J'imagine que ce sera le travail d'un bleu de l'enter-
rer. » Il tire sur une des poignées. Elle s'attend à décou-
vrir le corps du garçon. « Il se trouve qu'une morgue est
également l'endroit parfait pour boucler des Boîtes
noires. » Tandis que le long tiroir coulisse, elle découvre
qu'il est occupé par les cinq autres Boîtes. Elles sont silen-
cieuses, toutes lumières éteintes. Devant chacune est
collé un morceau de papier couvert de notes. Chacun a
un intitulé : il a donné un nom aux Boîtes – Alfie, Barb,
Champ, Dickens, Elderberry, dans l'ordre alphabétique.
Fanny est sur le sol, bourdonnant près des talons de
Bradwell. Cricri s'envole de la table et vient battre des
ailes autour d'elle. Au bout d'un petit bras qui s'étend
depuis la face supérieure de la Boîte, l'objectif d'une
caméra semble saisir des images de la cigale mécanique.

« Tu étais obligé de leur donner un nom ?

— C'est plus facile pour parler avec elles. J'ai grandi seul.
Je peux engager la conversation avec n'importe quoi. » Ces
paroles offrent à Pressia un aperçu de ce qu'a été son
enfance. À l'âge de dix ans, il vivait dans le sous-sol d'une
boucherie et se débrouillait par lui-même. La solitude lui
pesait. Comment aurait-il pu en être autrement ? « Leur
nom n'a guère d'importance, cependant. Ces cinq-là sont

toutes identiques à l'intérieur ; elles sont conçues pour résister à des conditions extrêmes de chaleur, de pression et de radioactivité. Elles ont des prises. » Il en prend une et montre à la jeune fille une série de petits trous. « Je les ai déconnectées à l'aide d'un des chalumeaux bricolés par Cap, et ensuite... » Il saisit trois bouts de fil de fer et les introduit simultanément dans les trous, une opération délicate. « Voilà. » Le couvercle de la Boîte noire se relève vers l'arrière avec un vrombissement, découvrant à l'intérieur une masse métallique de couleur rouge et de forme ovale.

« Qu'est-ce que c'est ?

— C'est l'endroit où est stockée l'information. C'est le cerveau. Il répond à des ordres simples. Ouverture de l'œuf ! »

L'œuf rouge émet un ronronnement. De petites portes de métal coulissantes se rétractent, révélant des puces, des fils électriques, un vaste réseau de connexions semblables à des synapses.

« C'est son cerveau. Une vraie merveille. » Il attrape l'œuf, le retourne dans sa main. « Il contient une bibliothèque entière de données.

— Les bibliothèques, murmure Pressia, intimidée. C'étaient des bâtiments où on conservait des livres, des pièces et des pièces pleines de livres, avec des gens qui s'occupaient des livres.

— Les bibliothécaires.

— J'en ai entendu parler. » Elle avait du mal à se les représenter. « Et on pouvait emporter les livres chez soi si on promettait de les rapporter.

— Exactement, confirme Bradwell. J'avais une carte de bibliothèque quand j'étais petit. Avec mon nom tapé à la

machine près de ma photo. » Pendant un court instant, il paraît nostalgique. Pressia est jalouse de ses souvenirs. Elle s'est bâti une enfance avec ce que lui a raconté son grand-père, et à présent elle doit démonter ce monde, le désapprendre. Elle aimerait pouvoir se rappeler quelque chose d'aussi simple qu'une carte de bibliothèque avec son nom et sa photo. Elle pense à son véritable nom. Emi – deux sons qui frémissent brièvement entre ses lèvres. Brigid – comme le brisement de la glace sur un lac gelé. Imanaka – le bruit de bâtonnets entrechoqués. Qui Emi Brigid Imanaka était-elle censée devenir ?

Peut-être cette version d'elle-même, Emi, aurait-elle pu s'abandonner à son amour pour Bradwell. Elle ne le peut pas, pas quand, selon toute évidence, cela signifierait le perdre.

Le garçon reporte son attention sur les Boîtes. « Il fallait que je l'ouvre pour activer l'œuf, mais maintenant on peut le laisser à l'intérieur. Elle répondra à toutes les questions qui te passeront par la tête. » Il repose l'œuf. « Fermeture ! » L'œuf se referme et le couvercle de la Boîte se rabat par-dessus.

« Que lui as-tu demandé ?

— Pour commencer, ce qu'elle était.

— Et ? »

Il se penche sur la Boîte. « Qu'est-ce que tu es ? » Une succession de clics s'échappe de l'objet et un globe oculaire mécanique, qui ressemble à une caméra, émerge de sa face supérieure. Un rayon lumineux jaillit au-dessus de l'œil, et une image de l'œuf lui-même apparaît et tourne dans l'air. Une voix d'homme jeune récite un bref

historique des appareils enregistreurs, incluant les Boîtes noires, qui étaient généralement peintes en orange ou en rouge pour qu'on puisse les reconnaître facilement sur le lieu d'un accident. « La présente Boîte fait partie d'une série de Boîtes noires identiques, un projet approuvé par le gouvernement et financé au niveau fédéral dans le but d'enregistrer l'histoire de la culture et diverses informations d'ordre culturel en cas d'apocalypse – nucléaire ou autre. » Suivent des données chiffrées concernant son boîtier d'aluminium, sa protection contre les températures élevées, sa carapace d'acier inoxydable, ses tubes de nanotechnologie résistant aux radiations.

« Ouah ! s'exclame Pressia.

– Elles contiennent des images d'art et des films, de la science, de l'histoire, de la culture populaire. Tout. »

L'idée de ce tout lui donne presque le vertige. « L'Avant, fait-elle, impressionnée.

– Elles renferment une version de l'Avant. Une version numérisée, épurée. L'information n'est pas nécessairement la vérité.

– Mon grand-père m'expliquait le fonctionnement de l'univers en déplaçant des pierres en cercles sur le sol – le soleil, les planètes, les étoiles. Il faisait semblant de s'y connaître parce que, lorsque ce n'était pas le cas, il sentait que cela m'inquiétait.

– Qu'est-ce que l'univers ? » demande Bradwell à la Boîte noire.

Un nouveau rayon lumineux évasé montre des planètes et des lunes tournant autour du Soleil, des constellations

parsemant le ciel. Pressia tend la main vers une lune, s'attendant à la pousser, mais ses doigts passent au travers. Cricri agite ses ailes et glisse à travers l'image elle aussi, avant d'atterrir sur ses pieds fourchus et de se retourner, troublée. « C'était ce que mon grand-père s'efforçait d'expliquer. L'univers.

— Plutôt difficile à reproduire avec des pierres sur le sol. »

Elle se sent perdue. Il y a tellement de choses qu'elle ignore, qu'elle ne peut même pas imaginer. « C'est stupéfiant ! La quantité d'information à laquelle nous avons accès. Ça peut réellement changer la vie des gens. Les données médicales, la technologie, la science seront à notre portée. Nous pourrons faire vraiment évoluer les choses.

— Il y a encore plus que ça, Pressia.

— Que veux-tu dire ? Comment peut-il y avoir plus que tout ?

— Ces Boîtes ne savent que ce qu'on leur a fait ingérer, et toutes ont suivi le même régime. Sauf Fanny. Elle est différente. » Bradwell ramasse la Boîte noire à ses pieds. « Chacune d'elles porte un numéro de série sur sa face inférieure. Mais Fanny a seulement un symbole de copyright. » Il la retourne, lui montrant un C grossier, trois lignes entourées d'un cercle.

Pressia passe son doigt dessus. « Qu'est-ce qu'un copyright ?

— C'est un symbole pour marquer la propriété. Il était largement utilisé dans l'Avant, mais était habituellement suivi d'une année. Ce n'est pas le cas de celui-ci. »

Elle fait pivoter la Boîte de quatre-vingt-dix degrés. « Ça pourrait aussi être un U dans un cercle. » Elle la fait tourner à nouveau, de cent quatre-vingts degrés cette fois. « Ou un carré incomplet, ou une table.

— Les Boîtes noires ne sont pas simplement des boîtes de couleur noire. Cette appellation désigne tout dispositif ou processus conçu en termes d'entrées et de sorties, quand on ne peut pas voir comment ce qui entre est traité, ce qui se passe à l'intérieur. Une boîte blanche ou une boîte en verre, ce sont des choses où on peut mettre de l'information et surveiller ce qu'elle devient.

— Le Dôme est une Boîte noire.

— De notre point de vue, oui. De même pour le cerveau humain. »

De même pour toi, pense-t-elle. De même pour moi. Elle se demande si deux êtres humains peuvent jamais être des boîtes blanches l'un pour l'autre.

Il pose la Boîte sur la table. « Fanny est un imposteur. Elle est supposée aller avec les autres, mais elle a été fabriquée à l'intention d'un public différent. Néanmoins, elle ne transmettra pas ses informations à n'importe qui. Un certain mot l'a fait s'allumer, puis elle m'a parlé. » Il met ses mains dans ses poches et baisse la tête. « Dois-je répéter ce que je disais ? À ton sujet ? Je veux dire, il s'agit seulement pour nous de comprendre ce qui s'est passé. Rien d'autre, d'accord ?

— D'accord. » Elle cherche à gagner du temps. « Mais d'abord, elle s'est allumée et t'a parlé. Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a dit sept.

— Le chiffre sept ?

— Elle a répété sept encore et encore, ensuite elle a cessé et a fait des bips comme si elle attendait une réponse, tandis qu'une horloge égrenait les secondes, après quoi elle s'est tue. *Le temps est écoulé*, comme dans un jeu télévisé.

— Un jeu télévisé ? » Elle sait que c'est une référence à l'Avant, mais ça ne lui revient pas.

« Tu sais, les jeux télévisés où les gens répondaient aux questions posées par un animateur équipé d'un micro pour gagner des prix tels que des sets de bagages ou des jet-skis, alors que le public leur criait des conseils et applaudissait furieusement. Il y en avait un dans lequel les concurrents recevaient une décharge électrique à chaque mauvaise réponse. Les gens adoraient ça.

— C'est vrai, les jeux télévisés ! » s'exclame-t-elle, faisant mine de s'en souvenir. *C'est quoi, un jet-ski ?* « Mais qu'est-ce qu'on en a à faire, que cette Boîte-là s'ouvre ou non ? Nous avons tout ce que nous pourrions souhaiter avec les cinq autres.

— Fanny recèle des secrets. Elle a été programmée pour les garder soigneusement. »

Pressia secoue la tête. « Tu veux découvrir la vérité, le passé, de nouvelles leçons de l'Histoire de l'Ombre ? Tu n'en sais pas déjà assez ?

— Bien sûr que non ! Combien de fois devrai-je te répéter que nous devons comprendre à fond le passé, sous peine d'être condamnés à le reproduire ? Et si nous réussissons à comprendre Willux, l'ennemi, alors... »

La jeune fille est furieuse : « Nous pouvons améliorer la vie des gens avec ce qu'il y a dans ces Boîtes, mais toi, tu préfères courir après le mystère, la vérité cachée ? OK,

super. Alors, recommence. Demande-lui de recommencer le jeu télévisé. »

Bradwell hoche la tête et se passe les mains dans les cheveux. « C'est bien le problème. J'ai oublié ce que j'ai dit exactement. Je pourrais essayer de reconstituer le fil de mes paroles ? Tu es sûre que c'est ce que tu veux ?

— Évidemment. » La provoquerait-il ?

« Eh bien, je... divaguais... à propos de toi. C'était au milieu de la nuit et j'étais en train... de te décrire... de parler de ton apparence physique – tes yeux sombres, leur forme, comme ils ont l'air limpides parfois, et je parlais de l'éclat de tes cheveux, et de la brûlure autour de ton œil. J'ai mentionné ta main, celle qui a disparu, en précisant qu'elle n'a pas réellement disparu, qu'elle existe toujours à l'intérieur de la poupée, que celle-ci fait tout autant partie de toi que quoi que ce soit d'autre. »

Le rouge monte aux joues de Pressia. Pourquoi évoque-t-il ses cicatrices, sa difformité ? S'il était amoureux d'elle, sa vision n'effacerait-elle pas ces défauts ? Ne verrait-il pas uniquement ce qu'il y a de mieux en elle ? Elle se détourne de lui et considère les rangées de Boîtes. Leurs lumières clignotent faiblement, de légers scintillements.

« J'ai peut-être mentionné tes lèvres », reprend-il.

La pièce est silencieuse à présent.

Le feu de ses joues se répand dans sa poitrine. Elle prend le pendentif au cygne entre ses doigts et le tortille nerveusement. « Très bien, il a donc dit sept. Qu'est-ce que ça peut faire ? Concentrons-nous sur les bonnes Boîtes. Laissons celle-ci garder ses secrets. »

Bradwell se rapproche d'elle et lui prend délicatement le poignet. Il observe le collier. Sa main est rêche mais chaude. « Attends ! J'ai aussi évoqué le pendentif, la façon dont il tombe parfois, juste dans le creux entre tes clavicules. Le pendentif au cygne. »

La Boîte noire s'allume. Elle émet une alarme constituée d'une courte série de bips et dit : « Sept, sept, sept, sept, sept, sept, sept, sept. » Ils la fixent tous deux avec des yeux ronds. Les bips se poursuivent, accompagnés du tic-tac des secondes, puis s'interrompent.

« Cela a un rapport avec ma mère », déclare Pressia. Sa mère lui a dit beaucoup de choses qu'elle n'a pas comprises. Elle parlait rapidement, comme par abréviations. La jeune fille ne lui a pas demandé d'éclaircissements parce qu'elle présumait qu'elle aurait le temps plus tard d'entendre tout ce qu'elle avait besoin de savoir. Toutefois, elle se rappelle l'importance du cygne comme symbole et les Sept. « La Crème de la crème, se souvient-elle. C'était un vaste et important programme de recrutement des jeunes les plus intelligents qu'ils pouvaient trouver. Et à partir de ce groupe, ils en ont fait un autre encore plus élitiste, de vingt-deux – au sein duquel Willux en a réuni sept. C'était quand ils avaient notre âge. Très tôt.

— Les Sept.

— Le cygne était leur symbole. » Pressia marche à travers la pièce. « Rappelle-toi, je t'ai dit qu'ils se sont fait faire des tatouages, quand ils étaient encore ensemble, et jeunes, et idéalistes, une rangée de six tatouages pulsant au-dessus de leur propre cœur, qui constituait la septième pulsation. » Trois des battements cardiaques s'étaient arrêtés, mais pas

celui de son père. Elle a conscience qu'elle devrait simplement être contente de le savoir en vie. Elle ne devrait pas désirer ardemment le voir, mais elle ne peut s'en empêcher. Parfois, tout ce qu'elle souhaite, c'est sortir, partir à sa recherche. Même en ce moment, y penser lui fait battre le cœur plus fort, tout comme les tatouages.

Bradwell, El Capitan et Partridge se sont raccrochés à ces pulsations. Elles signifient qu'il y a d'autres survivants, peut-être d'autres civilisations, au-delà des Terres mortes. Mais où ? Pour Pressia, c'est une affaire personnelle.

Elle se dirige vers Fanny, se penche au-dessus elle, et la fixe : « Cygne », fait-elle, et l'autre redémarre, répète le mot sept, à sept reprises, lance ses bips. « Elle nous demande un mot de passe – ou bien sept.

— Tu connais leurs noms ? »

Elle secoue la tête. « Pas tous. »

« Cygne », dit Bradwell.

Quand la Boîte en a fini avec ses sept et que les bips reprennent, il poursuit : « Ellery Willux ». Une lumière verte clignote dans une rangée de voyants proche de l'objectif de la caméra. « Aribelle Cording ». Un autre point vert s'allume.

« Hideki Imanaka », ajoute la jeune fille, et ce nom également est accepté par Fanny. Elle a si rarement prononcé le nom de son père à voix haute, que cette lueur verte a un air d'affirmation. Il existe vraiment. C'est son père. Elle se sent plus optimiste qu'elle ne l'a été depuis longtemps.

« Et les autres ? » s'enquiert le garçon.

Elle secoue la tête. « Caruso nous aurait été utile. Il aurait su. » Caruso vivait dans le bunker avec sa mère.

Quand El Capitan et Bradwell y sont retournés après l'incendie de la ferme, ils envisageaient de le convaincre de venir avec eux. Mais il a mis fin à ses jours. Bradwell n'a jamais dit comment, et Pressia ne le lui a pas demandé. « J'aurais aimé qu'il sache combien il pouvait nous aider. S'il l'avait su, peut-être ne se serait-il pas...

— Caruso était-il l'un d'entre eux ?

— Non.

— Essaie de te rappeler.

— Je ne peux pas ! » Elle se prend le front entre les mains. « Je ne sais même pas si elle a dit tous les noms. » Sa tête est vide, mis à part l'image de la mort de sa mère – son crâne, la brume sanglante.

« Si nous parvenons à obtenir ces mots de passe, qui sait à quoi nous aurons accès ?

— Non ! » Elle est en colère à présent. « Nous devons nous focaliser sur ce que nous pouvons faire maintenant, aujourd'hui, pour ces gens. Ils souffrent. Ils ont besoin d'aide. Si nous nous laissons happer par le passé, nous tournons le dos aux survivants.

— Le passé ? » Bradwell est furieux. « Le passé n'est pas seulement le passé. C'est la vérité ! Il faut que les gens du Dôme rendent des comptes pour ce qu'ils ont infligé au monde. Il faut que la vérité éclate.

— Pourquoi ? Pourquoi devons-nous continuer à combattre le Dôme ? » Elle a renoncé à la vérité. « Quelle est l'importance de la vérité, face à toute cette souffrance et toutes ces pertes ?

— Pressia. » La voix du garçon s'adoucit. « Mes parents sont morts en essayant d'établir la vérité !

— Ma mère aussi est morte. Et je dois la laisser partir. » Elle s'avance vers lui. « Laisse tes parents partir. »

Il longe les tiroirs et s'immobilise devant le dernier. « Tu devrais voir le gamin mort.

— Non ! Bradwell... »

Il saisit une poignée à hauteur de poitrine. « Je veux que tu le voies. »

Elle inspire profondément. Il tire sur la poignée, et le tiroir s'ouvre. Elle vient se placer à côté de lui.

Le gosse a environ quinze ans, le torse nu, le bas du corps enveloppé dans un drap. La couleur de sa peau a viré au bleu sombre, ses lèvres sont violettes, comme s'il avait mangé des mûres. Ses mains sont recourbées autour de son cou, telles des griffes tordues, et l'un de ses pieds dépasse hors du drap. Il a des cheveux courts, bruns. Le plus frappant est la barre argentée incrustée dans sa poitrine, qui s'étend d'un côté à l'autre de sa cage thoracique. C'était un petit garçon quand les Détonations ont frappé, un petit garçon sur un tricycle. Le guidon est moucheté de rouille. Il s'arrondit autour de son torse comme une paire de côtes supplémentaire. La peau attachée au métal est fine, presque comme une sangle.

Pressia ferme les paupières. Elle enserme ses propres flancs entre ses bras. « Que lui est-il arrivé ?

— Personne ne sait. » Il remonte le bord inférieur du drap. Le garçon n'a qu'une jambe. La deuxième a disparu récemment. La zone de rupture est si déchiquetée, avec l'os à nu, que la jeune fille en a le souffle coupé. « Sa jambe a explosé, et il a saigné à mort. » Bradwell s'avance vers un banc de cuisine près de l'évier, ramasse une petite

boîte en carton, et l'apporte à Pressia. La seule chose qu'elle est capable d'imaginer, c'est un cœur humain, qui bat toujours.

Il soulève le couvercle. La boîte est remplie de bouts de métal et de plastique. L'un des morceaux possède une charnière qui relie deux autres pièces métalliques brisées, plus petites – chacune d'environ vingt-cinq millimètres de long. « On a retrouvé ce truc près de son corps. Certains éclats étaient encore fichés dans ce qu'il restait de sa jambe.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Nous l'ignorons. » Il referme le couvercle et considère le cadavre. « Le Dôme a fait ça. Ils ne s'en vont pas. Les Forces spéciales deviennent seulement plus agressives, plus affamées. Je ne tourne pas le dos à qui que ce soit, Pressia. Nous devons trouver un moyen de les repousser. »

LYDA

BAIGNOIRES MÉTALLIQUES

La pièce est dépouillée, avec seulement deux grandes baignoires métalliques d'aspect industriel et deux chaises, éclairées par la lumière crépusculaire qui entre par les fenêtres cabossées. Elles avaient l'habitude de se laver le soir mais, au cours des dernières heures, elles ont été confinées dans leurs chambres. Les Forces spéciales bourdonnaient dans les environs, aussi le bain a-t-il été retardé.

Illia est restée dans la pièce car elle ne peut être nue devant quiconque. Elle répugne même à dévoiler son visage, à présent drapé dans un tissu gris, tandis qu'elle se recroqueville dans la baignoire. Alors qu'on fait entrer Lyda dans la pièce, elle dit : « Tu es ici.

— Toi aussi », répond la jeune fille, et elle ne veut pas simplement dire ici physiquement, mais émotionnellement aussi. Les baignoires étaient au départ une recommandation pour Illia. Les Mères ont peur que la cendre des Terres fondues ne se soit accumulée dans ses poumons et que des bactéries n'y prolifèrent. Elle a besoin de repos et de soins particuliers.

Cependant, il y a cinq nuits, quelque chose de miraculeux s'est produit. Illia, qui avait été si absente et silencieuse, s'est soudain animée, comme dans un accès de

fièvre. Elle a commencé à raconter à Lyda des histoires, d'étranges histoires, sans noms de personnes ni de lieux, à propos de la femme et de l'homme, des mythes ou des souvenirs, peut-être issus de sa propre enfance.

La jeune fille a parlé des progrès d'Illia à Mère Hestra, qui les a qualifiés de guérison. Lyda adore ça. Le mot guérison n'était jamais utilisé au centre de rééducation. Au contraire de sa propre mère, celles qui sont ici sont féroces, mais aussi féroce ment tendres. Ironiquement, pour la première fois de sa vie, elle se sent davantage protégée qu'elle l'a jamais été dans la bulle protectrice du Dôme.

Chaque jour depuis la guérison, elles se sont baignées avec l'espoir que ça continue. Et ça a continué. Pendant la journée, Illia est une lumière affaiblie, toussotant dans une chambre à part, mais le bain la change.

« Ce n'est pas de l'eau dans le tien, ce soir », dit-elle. Sa voix est humble et douce, un peu rauque par manque d'entraînement. « C'est autre chose. »

L'une des Mères a expliqué à Lyda qu'elle devait s'y immerger complètement. « Le sérum doit recouvrir chaque parcelle de ton corps, chaque cheveu sur ta tête. » Il y a dans l'air une odeur de sirop et de médicament. Elle ôte sa cape et la suspend au dossier d'une chaise. Elle plonge ses doigts dans le bain trouble et chaud. Ils deviennent luisants et sèchent rapidement, se revêtant d'un étrange film.

« Elles disent que ça masquera l'odeur humaine, poursuit Illia. C'est plus sûr pour voyager demain.

— Quelle impression ça fait ?

— Il y a de l'eau dans le mien. Je ne peux pas y aller et n'en ai aucune envie.

*Nous voulons que vous nous rendiez notre fils.
Cette fille est la preuve vivante
que nous pouvons vous sauver tous.
Si vous ignorez notre requête,
nous tuerons nos otages...
Un par un.*



Romancière, essayiste et poète, Julianna Baggott est également professeur de création littéraire à l'Université de Floride. Auteur de plusieurs best-sellers, elle figure très souvent sur les listes du *New York Times*. *Fusion* est la suite de la fresque dystopique *Pure*.

ISBN : 978-2-290-03426-2



9 782290 034262

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurent Strim

Maquette : Anne Twomey et Elisabeth Connor

Photographie : Kevin Twomey

Retouche d'image : Susan Scott

© 2013 Hachette Book Group

www.jailu.com

Extrait de la publication

PRIX FRANCE

14,90 €